

Avec *Street Life*, l'étrange et obsessionnel Joseph Mitchell (1908-1996) engloutit le lecteur dans ses errances urbaines et mémorielles. Exquis ovni

MAXIME MAILLARD

Lettres américaines ▶ Célèbre pour ses portraits de marginaux publiés dans le *New Yorker*, Joseph Mitchell l'était tout autant pour son inactivité littéraire. Pendant les trente dernières années de sa vie – de 1965 à 1996 –, ce retraité du reportage n'a pas proposé un seul texte au magazine tout en se rendant quotidiennement à son bureau.

Les témoins d'alors se souviennent du son de la machine à écrire derrière la cloison. Mitchell disait plancher sur un vaste projet d'écriture personnelle, incluant ses racines en Caroline du Nord, et qui aurait eu pour thème central le New York bigarré des quartiers où il affectionnait par-dessus tout marcher, jusqu'à l'épuisement.

Que faisait donc ce drôle d'oiseau littéraire lorsqu'il écrivait? Ses collègues, intrigués, fouillèrent sa poubelle, les tiroirs de son bureau. Sans succès. Pourtant, quatre fragments posthumes de cette fresque autobiographique nous sont parvenus, sans qu'on sache très bien comment d'ailleurs. L'ensemble fait une septantaine de pages: c'est peu en trente ans, mais cela suffit à alimenter la légende de l'auteur, salué en son temps par Salman Rushdie ou Paul Auster pour son style radical de reportage en immersion.

LE BARTLEBY DU «NEW YORKER»



Comme son style de phrase, Mitchell pratiquait l'égarément, avec avidité.

IMAGE D'ILLUSTRATION / PIXABAY

er», dans les vieux ruisseaux tourbeux de la Caroline du Sud (Comté de Robeson), il dit combien l'eau l'hypnotisait – «tout en elle m'intéressait» – avant de procéder au recensement de la faune, de la flore, des odeurs. La littérature se mue en un flot de parfums: gingembre sauvage, myrte à cire, camomille puante, fraises et prunes sauvages. «Je les écrasais dans ma main et je

«Ce que j'aime vraiment faire, c'est errer sans but dans la ville»

Joseph Mitchell

les sentais.»

De même que la vie se décline en une multitude de choses vues, la mémoire contient «un salmigondis de passés». Le récit «Par les passés» en recense un certain nombre: passé des bars clandestins, gargotes, comptoirs de drugstores; passé d'hommes et de femmes étranges, bohèmes, imposteurs, fanatiques, rois tziganes. Toutes ces vies d'inconnus que le journaliste côtoya en chercheur de curiosités, et qui reviennent en rêve dans «Street Life».

Mais nous n'en saurons pas plus; Mitchell n'est pas un foureur, plutôt un géographe, il travaille en surface, collecte frénétiquement, joue de son «humour de cimetièr», puis se lasse. Ses histoires s'évanouissent sans crier gare, un peu comme ses foulées dans le labyrinthe des rues de New York. I

Bartleby et compagnie, Christian Bourgois Éditeur, 2002, 224 pp.

Joseph Mitchell, *Street Life*, Editions Trente-trois morceaux, 2016, 88 pp.

Dromomanie

Les éditions lyonnaises Trente-trois morceaux viennent de les publier en français, grâce à la traduction de François Tizon. L'occasion d'approcher un de ces «écrivains négatifs» auxquels Enrique Vila-Matas consacra en son temps un essai jubilatoire¹. Petits cousins de Bartleby – l'anti-héros de Melville célèbre pour sa réplique «je préférerais ne pas» – ils forment une famille de fous littéraires sans œuvres, d'incapables majeurs, d'auteurs de livres inachevés.

«Ce que j'aime vraiment faire c'est errer sans but dans la ville [...] C'est plus qu'aimer ça, de

simplement aimer ça – c'est une aberration», écrit Mitchell en ouverture du premier texte du volume. Une aberration qui portait un nom dans les manuels de nosologie psychiatrique du début du XX^e siècle: la dromomanie, ou l'impulsion irrésistible à marcher, au-delà de tout sens des responsabilités.

Énumération compulsive Manhattan, Bronx, Brooklyn, Queens, Richmond, l'auteur ne résiste pas à l'appel des quartiers, de la vie bruisante des rues: North Moore Street – la plus aromatique «que c'en est

euphorisant» –, Birmingham Street – prisée des vagabonds, des drogués et des personnes âgées –, Bloomingdale Road ou la courte Beach 116th Street, «au bout de laquelle il y a une vue exaltante sur l'océan».

Tel un écho à sa boulimie de marcheur, Mitchell pratique l'énumération de manière compulsive. Tout sauf un hasard. Comme Diogène avec les objets matériels, il accumule les mots, enchaîne les conjonctions «et»/«ou», épuisant les ensembles lexicaux relatifs à ses manies: types d'ornements sur les bâtiments de New-York;

vieilles églises ayant subi une métamorphose; types d'offices religieux: «Ma curiosité obsessionnelle commença très vite à me dominer, et j'assistai à une succession de messes à Saint-Patrick qui inclut sept dimanches, le cycle de Pâques, et j'assistai ensuite à des messes dans des églises représentatives catholiques orientales unies à Rome [...]»

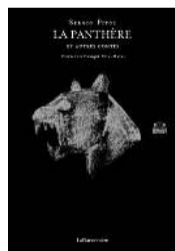
Chercheur de curiosités Impossible de citer l'intégralité d'une phrase de cet admirateur de Joyce et de son *Ulysse*. Elle dévale au gré de ses foudroyantes

attirances, enjambe, embrasse les perspectives, court boulevards et sentes, engloutissant littéralement le monde.

Plus qu'une simple figure de style, l'énumération s'ancre dans une forme d'existence. Elle renvoie – risquons l'hypothèse – à un tempérament où l'obsession tiendrait lieu à la fois de stimulant et de handicap. Trop empli de ce qu'il éprouvait, de ce qu'il sentait, observait, odorait, Mitchell ne parvenait pas à écrire.

Son narrateur subit l'extrême concentration du réel: évoquant son enfance, façon «Tom Sawy-

En toute imagination



Nouvelles ▶ «Un romancier est quelqu'un qui entend des voix à travers les voix [...] Il trace avec elles la carte de sa vie. Il sait que lorsqu'il ne pourra plus le faire, la mort arrivera, pas la définitive, mais la mort en vie, le silence», ainsi s'achève *La Panthère et autres contes*, l'anthologie de contes de Sergio Pitou (1933), publiée récemment par les Editions La Baconnière.

Cette phrase serait tout autant la profession de foi d'un homme qui, tout au long de sa vie, entre essais, nouvelles, romans, mémoires, a publié une trentaine de livres; auxquels il faudrait ajouter des traductions du russe, du polonais, de l'anglais, de l'italien ou encore du hongrois et du chinois. Un travail colossal qui a fait de Pitou l'une des figures-clés de la littérature mexicaine.

Le recueil présente une sélection de contes qui comprennent un demi-siècle d'écriture, offrant ainsi un aperçu de son évolution. Les premiers textes caractérisés par des phrases sinieuses et une structure circulaire à même de saisir un univers cloisonné, fantasmagorique, où les rêves, les pensées et souvenirs des personnages se confondent avec les faits – leur réalité cède le pas

au surnaturel, obsédés qu'ils sont à chasser (ou à embrasser) le mal ou à déchiffrer le sens ultime de l'existence. Le sourire du père, l'apparition en rêve d'un animal ou les gestes d'un quidam deviennent alors des signes d'une vérité plus profonde – le quotidien est une surface à gratter. Un soupçon qui les amène à se méfier de ce qui se présente à eux, ne retenant que ce que leur esprit projette. Il en résulte une atmosphère claustrophobe.

Par la suite, l'existentialisme inspire des nouvelles qui mettent en scène des êtres piégés (si ce n'est brisés) par ces fêlures imperceptibles qui décident d'un destin. La dissection succède au délire. La traduction joue ici un rôle non négligeable. Bien que la transposition des particularités de l'espagnol du Mexique au français soit quasiment impossible, André Gabastou réussit avec brio à rendre le changement de ton qui s'opère dans ces récits. Au débit fiévreux des premiers contes suit un rythme plus contenu, plus saccadé aussi: l'heure n'est plus à la frénésie d'une possible rédemption, mais au bilan de vie désabusé.

N'oublions pas enfin, même si c'est là le début, la préface d'Enrique Vila-Matas (sous forme de journal) qui accompagne ces textes. Un hommage qui se veut une introduction à l'œuvre du «maître», mais qui étaye par ailleurs une posture esthétique commune: ayant tous les deux consacré leur vie à la littérature, ils n'ont pas pour autant réduit la littérature à leur vie. Le tout devient explicite dans le récit que Pitou à son tour dédie à Vila-Matas, *L'obscur frère jumeau*: «se contenter de romancer sa propre vie est, dans la plupart des

cas, une vulgarité, la preuve d'un manque d'imagination» – en temps de déballe à tous vents de l'intimité, la retenue est un geste subversif.

JOSÉ ANTONIO GARCIA SIMON

Sergio Pitou, *La Panthère et autres contes*, traduit de l'espagnol (Mexique) par André Gabastou, préface d'Enrique Vila-Matas, Ed. La Baconnière, 2017, 306 pp.

L'écho des Syrtes



Roman ▶ Après *Les Pages roses*, *La Belle mauve* et *L'Amer orange*, l'écrivain Teodoro Gilabert rompt avec la série chromatique. Il publie un roman dont le titre sonne tel un manifeste: *Je transgresserai les frontières*. L'annonce ne leurre pas, puisque le romancier prend plaisir à faire écho au *Rivage des Syrtes*, un célèbre ouvrage de

Julien Gracq paru en 1951.

Six décennies après Gracq, l'un des personnages de l'opus de Gilabert s'appelle Aldo, comme le protagoniste du *Rivage*... Quant aux Syrtes, qui bordent un Etat imaginaire chez Gracq (le Fargestan), elles se trouvent, dans le livre de Gilabert, au large de la côte libyenne, tout comme les vraies baies de la Petite et Grande Syrte, au centre sud de la Méditerranée. A noter également, «Je transgresserai les frontières» n'est autre que la devise

d'Aldo Aldobrandi, le héros du livre de Gracq. Pour l'anecdote, le lecteur apprendra à cette occasion que le nom d'Erik Orsenna, romancier renommé, est un pseudonyme. Orsenna désignant un Etat fictif dans l'ouvrage de Gracq.

Dans *Je transgresserai les frontières*, Aldo Brandini, le protagoniste, trouve un jour un livre posé sur son bureau. Il s'agit, le lecteur l'aura compris, du *Rivage des Syrtes* de Julien Gracq. Une dédicace mystérieuse, «pour que tu saches d'où tu viens», intrigue Aldo, qui subodore là la main de son père. Commence dès lors un roman d'aventure sur fond de tensions militaires du temps du colonel Kadafi, tandis qu'Aldo, désireux de connaître son pays d'origine, visite la Libye et singulièrement le littoral baigné par le golfe de Syrte.

Le roman, qui démarre en 1981, se termine en 2016 dans la ville libyenne de Syrte, en pleine débâcle des djihadistes de l'Etat islamique. Et ces trente-cinq ans sont ponctués par l'histoire d'amour du narrateur avec la séduisante Zohra, rencontrée dans ce vaste pays nord-africain. Teodoro Gilabert manie avec habileté l'actualité et la fiction historique, parodiant ici et là le roman d'espionnage, et ce, tout en s'insinuant dans le «rêve éveillé» (ce sont ses propres termes) créé en 1951 par Julien Gracq. Le contexte était sans doute très tentant, face au monde irréel, énigmatique, flottant, du *Rivage des Syrtes*.

MARC-OLIVIER PARLATANO

Teodoro Gilabert, *Je transgresserai les frontières*, Ed. Buchet Chastel, 2017.